

“ Les prisonniers chantaient, selon l'habitude : “ Voici la nourriture que vous allez manger. ” Et les femmes chantaient la chanson que l'on chante au prisonnier qui va être dévoré. Et l'on dansait autour d'eux. Et c'était un beau spectacle.

“ Ensuite, chaque prisonnier fut remis à une femme chargée de le surveiller jusqu'à ce qu'il soit mis dans la marmite.

“ On ne resta que quatre jours avant de manger les captifs. Ceux-ci mangeaient bien et buvaient bien.

“ Au bout de quatre jours, le cachiri du massacre et le roucou à peindre les prisonniers ayant été préparés, la massue d'immolation ayant été peinte de poussière grise et ornée de plumes rouges, on leur dit que c'était pour le lendemain. On dansa toute la nuit autour de la massue d'immolation et autour des prisonniers auxquels les femmes peignirent le visage et les bras, puis on emmena les quatre Yaouarapis boire et causer dans le carbet des fêtes.

“ Le lendemain matin, les prisonniers sont amenés sur la place publique et on danse autour d'eux. Chaque femme, puis chaque homme viennent à tour de rôle leur présenter, sous le nez, la massue d'immolation.

“ Ils entourent ensuite les captifs et dansent en rond autour d'eux en tenant leurs massues avec toutes sortes d'égards.

“ Alors chaque homme s'approche de son homme et lui dit sans se mettre en colère : “ Je vais te tuer parce que les tiens ont tué les nôtres. Mais tu pourras te soulager auparavant. ”

“ Et on met devant chaque prisonnier une espèce de panier plein de pierres qu'il pourra jeter aux assistants. Les prisonniers tirent principalement sur ceux qui tiennent l'autre bout de la corde avec laquelle ils sont attachés, mais ceux-ci ne lâchent jamais prise. Quand toutes les pierres sont finies, chaque exécuteur s'approche de son captif et d'un seul coup de massue fait jaillir la cervelle.

“ Les femmes, qui se sont aussi peintes en l'honneur de la petite fête, s'approchent alors des corps. Ce sont quatre vieilles. Chacune prend son Yaouarapi par les pieds qu'elle élève à la hauteur de ses hanches, et elle le traîne ainsi en lui tournant le dos, jusqu'auprès des feux qui ont été allumés dès le commencement de la cérémonie.

“ Elle l'échaude alors à l'eau bouillante, pour le râcler plus facilement et lui rendre la peau bien blanche.

“ Quand le prisonnier a été bien gratté et que sa peau est devenue blanche comme celle d'un Calayoua, un homme, armé d'un sabre, vient s'acquitter de la première opération du dépeçage : il coupe les deux bras et les deux jambes et ne laisse que le tronc. Quatre femmes se précipitent sur le cadavre, s'emparent des quatre abatis et se sauvent dans leurs cases en poussant de joyeux cris.

“ Le tronc est ensuite ouvert par le dos. Avant de le découper, on donne aux femmes les entrailles, ce qui fait un excellent bouillon appelé *mingao*. Les enfants mangent la tête. Ce qu'il y a de meilleur, c'est la langue et la cervelle.

“ Après cela, chacun s'en va chez soi avec un morceau qu'on lui a donné.

“ Mais nous avons sans doute perdu déjà l'habitude de manger nos prisonniers, car cette viande-là nous rendit malades. Elle n'est pourtant pas plus mauvaise qu'un autre. C'est à peu près comme le pécari.

“ Le lendemain, les playes nous racontèrent qu'ils avaient vu, dans les montagnes du Nord, Tatamouata qui, de joie, dansait deux fois plus fort qu'à l'ordinaire.

“ Depuis cette époque—et j'étais bien jeune alors—les Oyampis ont perdu l'habitude de manger leurs prisonniers de guerre. Yaouaroupicie nous l'a défendu.”

En écoutant le récit du vieux cannibale, je caressais instinctivement mon revolver. Pourtant, quand il eut fini, le vieux bonhomme m'offrit un cigare indien avec une grâce parfaite et un sourire fort engageant.

HENRI COUDREAU.

LES COMMUNIANTES

*En processions de blanches corolles,
Dans les zigzags bleus fuyant d'encensoirs,
Près des piliers clairs, sous les arceaux noirs
Elles vont, pensant à des auréoles.*

*Rigides sous les robes à plis droits,
Spectres enfantins vêtus de grimpures,
Dans l'air enivrant montent leurs voix pures.
On voit en leurs mains de petites croix.*

*Les yeux fatigués ont de légers cernes,
La tristesse heureuse apparaît aux fronts...
— Adieu pour toujours les danses en rond
Dans les jardins clos au pied des grands vermes !*

*Grave, l'orgue suit de sa voix d'aïeul
Où la douceur se mêle au fantastique,
Les enfants jolis passant au portique :
Fraîches âmes de lys et de glaïeul ;*

*En minces filets, du haut des compoies,
Dans la nef où plane un souffle d'espoir,
Le soleil pâli, le soleil du soir
Caressent d'adieu l'or fin des étoiles.*

*Et l'orgue agonise, en le désarroi
De la joule émue et des blanches vierges,
Et le chœur où brille un essaim de cierges
S'emplît d'ombre, et le Christ dort sur la Croix !...*

*Et chaque printemps,—quand au bout des branches
Les bourgeons aigus naissent au soleil,—
Dans le même soir parfumé, vermeil,
Passeront encor les vierges si blanches !...*

EUGÈNE SOUBEYRE.

LA-TOILETTE DES DAMES

Plus d'une fille s'habille en vue de plaire à son amant, mais combien peu de femmes, en comparaison du grand nombre, s'habillent en vue de plaire à leurs maris ; et pourtant, le mari, s'il est bon, et souvent même s'il ne l'est pas, est infiniment plus cher que l'amant.

Nombre de femmes s'imaginent que tout est assez bon pour la maison, particulièrement le matin ; mais, quand elles paraissent sur la rue, elles sont habillées aussi à la mode et aussi élégamment qu'on puisse le désirer. C'est là une grave erreur, et une erreur qui ne peut être facilement rectifiée, car, hélas ! de plus petites choses que celle-là ont porté des maris à rechercher les amusements et la jouissance loin de leur foyer.

Combien de fois l'on voit des femmes en vieilles savates et en robes de chambre sales ou déchirées, et ayant les cheveux en désordre ou disposés en papillotes.

J'ai dans l'idée un agréable portrait d'une gentille petite femme qu'on est sûr de voir proprement habillée et les cheveux lissés et luisants, à quelque heure de la journée qu'on aille à sa maison. Ce n'est pas qu'elle ait beaucoup plus de loisirs que ses voisines, mais elle comprend qu'une dame, quelque pressée et quelque occupée qu'elle soit, doit toujours prendre le temps nécessaire de s'habiller convenablement. Cette petite femme, qui est mère de deux enfants bien éveillés, vaque seule à tous les travaux de son ménage, et de plus fait une bonne partie de la couture de la famille.

La plus simple robe de batiste ou de mousseline élégamment faite et scrupuleusement propre, est toujours de bon goût, tandis qu'une autre en soie ou en velours et finie avec soin, présente une apparence désagréable si elle est sale et chiffonnée.

Le fait d'avoir une robe élégante et à l'avenant n'est pas une raison pour qu'elle doive être dispendieuse. La simplicité doit être observée dans la toilette comme dans les décorations de la maison. Fréquemment l'on entend des femmes dire à quelqu'une de leurs amies : “ Je n'ai pas le moyen de me procurer toutes les belles et élégantes choses que vous avez pour votre maison. ” Si elles voulaient se donner la peine d'en compter le coût, elles verraient bientôt que la différence dans la dépense est en faveur de l'amie dont les

doigts habiles façonnent les riens attrayants qui ajoutent tant à la toilette de la femme.

La plupart des hommes aiment les jolies choses, et ils se plaisent à voir leurs femmes convenablement vêtues. En général ils n'aiment pas les couleurs sombres dans la toilette de ces dernières, mais préfèrent des couleurs plus attrayantes.

Une jeune fille disait un jour à une femme de ménage qui était occupée à se faire des vêtements : — “ Pourquoi vous donner tant de peine pour de tels articles de toilette ? Je considère que c'est du temps perdu, vu qu'il y a tant d'autres choses à faire. ” La petite femme lui répondit avec la plus aimable expression de tendresse dans les yeux : — “ Pourquoi devrais-je considérer cela comme du temps mal employé, puisque mon mari aime à me voir en costumes élégants et convenables ? Aussi longtemps que j'aurai le temps, la force et l'argent nécessaires pour pouvoir le faire, je m'étudierai à lui plaire dans ma toilette. ”

Une femme qui passe pour une des personnes dont la toilette est la plus irréprochable de notre ville, s'habille tous les jours aussi élégamment et convenablement pour son mari que s'ils avaient à la maison des visiteurs distingués. Ses mousselines, ses indiennes et ses lainages excitent l'envie de nombre de ses amies. Sydney Smith disait un jour : — “ Il est absurde de dire aux filles que la beauté n'est d'aucune valeur et que la toilette ne sert de rien ! La beauté a sa valeur, et toutes les espérances d'une jeune fille, comme tout son bonheur, ne peuvent dépendre quelquefois que d'une robe ou d'un chapeau convenables. ” Or, s'il est nécessaire de s'habiller d'une manière attrayante pour gagner un mari, combien plus n'est-il pas nécessaire de s'habiller pour conserver son admiration et son amour ?

CARRIE MAY ASHTON.

LA TOMBE FLEURIE

C'est un cimetière très-gai, autour d'une vieille église de campagne. L'herbe a poussé haute, entre les tombes, au pied du clocher lourd. Là, ignorée, celle qui a ensoleillé ma vie dort le grand sommeil. Et, pieusement, j'ai enseveli mon cœur sous la dalle de granit qui protège sa cendre. Elle a voulu reposer dans ce coin perdu, loin de ses proches, pour que rien ne puisse troubler la mélancolie exquise de nos entretiens, quand, au crépuscule, j'évoque son ombre bénie.

* * *

Près de la pierre tombale, j'ai planté des rosiers, des dahlias rouges et des pervenches. Chaque hiver, je les abrite contre le givre et la froidure. Chaque printemps, les parfums de mes fleurs aimées embaument tout le cimetière, si gai, autour de la vieille église de campagne.

* * *

Elle avait choisi ce côté du champ de mort parce qu'un grand cyprès, tout noir, ombrageait sa demeure dernière. Or, voici qu'un rossignol a niché dans les branches de l'arbre. Délicat virtuose, quand vient la nuit, il dit des romances simples comme les airs d'autan, mais si tristes que sous terre les trépassés gémissent de ne plus pouvoir en pleurer.

* * *

Je prends soin des fleurs toujours, et, non sans peine, j'ai apprivoisé l'oiseau chanteur ; car, au crépuscule, quand j'évoque l'ombre de l'adorée, les roses me rappellent son teint, les dahlias rouges ses lèvres, les pervenches ses yeux, et le chant du rossignol sa voix d'or qui me parlait des amours immortelles.

ALBERT TINCHANT.

LE CŒUR !

*Le temple de Janus s'ouvrait pendant la guerre,
Se fermait à la paix. Le cœur est le contraire :
C'est un saint Tabernacle, un temple bien-aimé,
A la paix grand ouvert, à la guerre fermé.*

POUTIGNAC DEVILLARS.